

Ad vitam aeternam

Amour de Michael Haneke, Autriche–Allemagne–France, 2012,
127 min

Zoé Protat

Volume 31, numéro 1, hiver 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68168ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Protat, Z. (2013). Compte rendu de [*Ad vitam aeternam* / *Amour* de Michael Haneke, Autriche–Allemagne–France, 2012, 127 min]. *Ciné-Bulles*, 31(1), 20–21.

Ad vitam aeternam



Photo: Denis Manin / Films du Losange

ZOÉ PROTAT

Et de deux pour Michael Haneke, qui a intégré, en mai dernier, le club très sélect des doubles palmés d'or à Cannes. Le réalisateur autrichien rejoint ainsi Coppola, Imamura, Kusturica, Bille August et les frères Dardenne, seulement trois ans après la récompense suprême du Festival accordée au **Ruban blanc**. Expressément écrit pour Jean-Louis Trintignant, légende d'acteur absente du grand écran depuis plus d'une décennie, **Amour** explore un thème simplissime et pourtant souvent perçu comme rébarbatif: la mort. Comment composer avec la perte d'un être cher? À cette question fondamentale et universelle, Haneke n'offre à l'évidence pas de réponse, mais plutôt une peinture subtile et non interventionniste de la fin de vie(s) d'un couple d'octogénaires parisiens.

Georges (Trintignant) et Anne (Emmanuelle Riva) ont eu ensemble une longue vie. Maintenant âgés, ils partagent toujours les mêmes passions intellectuelles, les livres, la musique... Anne était professeure de piano. Leur fille Éva (retour d'Isabelle Huppert chez Haneke), aussi concertiste, vit à l'étranger. Le vieux

couple coule des jours tranquilles. Mais, rapidement, Anne est victime sous les yeux de son mari d'une première attaque cérébrale. Désormais paralysée du côté droit, elle doit apprendre à composer avec un corps diminué. Les époux refusant hôpitaux et maisons de retraite, c'est Georges qui s'occupe de sa femme jour et nuit. Les petites humiliations quotidiennes de la maladie leur pèsent, mais ce n'est que le début. D'abord la mobilité, puis la parole, puis la conscience. D'abord le corps, puis l'esprit. Et puis après?

Avec sa chronologie tranquille, **Amour** ne présente qu'une unique entourage temporelle: il commence par la fin. Est-il besoin de dire que l'issue est connue? Le film ne colle aucun indice temporel à sa lente et inexorable agonie. Au commencement, la vie n'a rien de si terrible *a priori*. Repas, tranquilles lectures, anecdotes échangées: le quotidien de deux personnes désormais âgées qui vont régulièrement enterrer leurs meilleurs amis. Les maladresses de l'entourage sont touchantes. Personne ne sait comment réagir face à l'infirmité d'Anne, de plus en plus immobile, de plus en plus

mutique. Éva, la fille unique, est hautaine, glaciale. Soliloquant sans cesse sur elle-même, elle fait état de rapports amoureux et familiaux disloqués, en totale opposition avec la complicité évidente qui unit ses parents. Georges aura avec elle des échanges pétris de cruauté. Tous veulent parler « d'autre chose », mais alors de quoi? La maladie, monstre innommable, prend toute la place, avec comme inévitable corollaire son pendant obsédant, la mort.

Allergique au gros plan, Haneke filme ses personnages de loin et même parfois de dos, dans un entrelacs de longues séquences souvent fixes. Il en résulte un film figé, d'une extrême froideur. La pénurie de mouvements laisse alterner en maîtres dialogues et silences. Très écrit, **Amour** fait entendre un langage soutenu issu d'un autre temps. Ce temps, celui de Georges et Anne, né au début du précédent, paraît forcément déphasé dans notre XXI^e siècle. De plus, la quasi-totalité du film se déroule dans les quelques pièces de l'appartement. Aucune bouffée d'air dans cet univers claustrophobe et sous-éclairé. Cependant, Haneke dédramatise



tout. Aucune insistance dans le ton, aucun effet appuyé dans la forme. Le refus du dramatique va même jusqu'à montrer Georges renvoyant une infirmière pour faute grave sans réellement révéler ladite faute, et ce, malgré la violence de l'altercation. Ne forçant jamais l'identification, le film agit comme miroir que le spectateur peut personnaliser à sa guise. Devant ces tableaux funèbres, c'est à lui de comprendre, d'interpréter, de ressentir. Une liberté très troublante...

Depuis **Funny Games** (1997), Haneke est reconnu comme l'un des maîtres cinématographiques de la tension intellectuelle et du malaise sous-jacent, voire de la pure angoisse. Il serait donc facile de tirer la conclusion que, de tous ses films, **Amour** est le plus apaisé, le plus serein. Il est vrai qu'à l'image de son titre, l'œuvre est à la fois très simple et très romanesque, poétique et symbolique. Une telle passion entre deux époux de 80 ans est évidemment magnifique. Mais aussi forte soit-elle, elle ne peut empêcher la fin de la vie. Et dans nos sociétés occidentales, filmer la mort équivaut sans détour à filmer l'insupportable. Con-

templer Anne diminuée et délirante provoque inévitablement une gêne et une profonde humilité. La maladie nous transforme en enfant ou en animal : des associations bien connues, mais toujours aussi saisissantes. Les épreuves du quotidien aux côtés d'un grand malade sont décuplées lorsqu'il devient clair qu'Anne n'aspire plus qu'à se laisser mourir. Comme le dira Georges, « rien de tout cela ne mérite d'être montré ». Que vient donc faire le cinéma dans cet **Amour**? Il nous oblige à faire ressentir l'une des bases de l'humanité, le plus souvent censurée par la bienséance de l'écran. Haneke choisit de montrer, pas tout, mais presque. Bien souvent, la caméra ne s'interrompt qu'à l'instant où l'on sent poindre le spectre du voyeurisme.

Amour est, par définition, un film quasi inattaquable. Parce que la réputation de Haneke, parce que l'immensité de Trintignant et de Riva, parce que le sceau d'approbation de Cannes, parce que la valeur émotive du sujet... mais malgré la froideur formelle, l'émotion est bien là. Elle se niche dans la voix inoubliable de Jean-Louis Trintignant, si expressive, qui

charrie tout un monde à elle seule. Lorsque ce conteur extraordinaire tente de divertir sa femme, voire de la ramener à la vie en faisant revivre ses souvenirs, impossible de ne pas chavirer. Cette voix est sans aucun doute le port d'attache affectif du spectateur, qui pourrait, sans elle, se sentir malmené par l'âpreté et l'exigence du film. **Amour** est encore et toujours du cinéma lapidaire (mais qu'attendre d'autre du réalisateur de **Caché?**), mais du cinéma avec du cœur. (Sortie prévue: 11 janvier 2013) ▀



Autriche–Allemagne–France / 2012 / 127 min

RÉAL. ET SCÉN. Michael Haneke **IMAGE** Darius Khondji
SON Jean-Pierre Laforce, Guillaume Sciamia et Olivier Burgaud **MONT.** Nadine Muse et Monika Willi **PROD.** Margaret Ménégoz, Stefan Arndt, Veit Heiduschka et Michael Katz **INT.** Jean-Louis Trintignant, Emmanuelle Riva, Isabelle Huppert, William Shimell **DIST.** Métropole Films